

Rémy Rey

Les Précaires du Bonheur



Les Précaires du Bonheur

EXTRAIT



Rémy Rey

Les Précaires du Bonheur

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2009

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-1840-1

Dépôt légal : Décembre 2009

© Edilivre Éditions APARIS, 2009

AVERTISSEMENT

Si la plupart des lieux décrits sont réels, les personnages, en revanche, sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait que fortuite.

À toi, La Louve
À toi, Hervé

EXTRAIT

*« Le droit est forcé de reculer,
la justice se tient à distance,
car la vérité a trébuché sur la place publique
et la droiture ne peut trouver d'accès. »*

(Isaïe 59 : 14)

CHAPITRE 1

Le vacarme est épouvantable. Abigaïl retient ses larmes.

Dans un fracas de tôles et de verres, le bâtiment de la Buvette s'effondre. De leurs dents d'acier, les bulldozers jaunes de Todaro S. A. ravagent ce qui subsiste encore du Camping du Bois-de-Satigny. À la place des blocs sanitaires, d'immenses flaques de boue reflètent un ciel d'ardoise. Assis sur son arrière-train, Bosco observe la scène avec, dans ses yeux de chien, un mélange d'incrédulité et d'étonnement. Basile crache par terre avant d'articuler :

- Ils n'ont pas perdu de temps.
- Ça n'a pas traîné, ajoute la gamine en reniflant bruyamment.
- Viens, Mouflette, tirons-nous de là. Ça me fiche le blues...

Non loin du chantier, quelques arbres qui n'ont pas encore été massacrés forment un semblant de bois. Long et sale, le Rhône coule au-delà. Bosco sur leurs pas, Basile et l'adolescente gagnent l'abri des ramures qu'une brise agite en cet après-midi frileux de janvier. Le trio atteint bientôt un sentier en contre-bas qui

épouse le cours du fleuve. À quelques kilomètres de là, de l'autre côté de la rive, la cheminée à damiers blancs et rouges de l'usine d'incinération des Cheneviers lâche, dans le ciel, une fumée blanchâtre qui empeste la région. Le trou du cul de Genève. Les chiottes de la République. Des milliers de tonnes d'ordures sont ingurgitées chaque année par ce gigantesque estomac qui digère toute cette merde. Jour après jour, d'immenses fosses en béton reçoivent, par bennes entières, les étrons d'un monde malade qui défèque en continu une dysenterie de matériaux hétéroclites. C'est moche et ça pue... Brunâtre, noirâtre, verdâtre, écarlate... infectieux. C'est moche et ça pue comme l'existence au XXI^e siècle. Comme la vie de Basile.

L'homme, la fille et le chien progressent sur le sentier. La Mouflette frissonne sous son blouson. Basile avise un rocher, masse grise et brune, qui surplombe un lacet du fleuve. Un an auparavant, il se trouvait au même endroit...

“Plongera ? Plongera pas ?” En ce début décembre 2007, il hésitait. Normalement, un type qui se suicide est désespéré. Ce qui n'était pas son cas. Pas vraiment. Son acte, s'il se décidait à le commettre, serait un peu comme la somme d'un bilan. On fait les comptes. La colonne des actifs, celle des passifs. La dernière est plus longue. Beaucoup plus longue. Beaucoup trop longue. On n'a plus les moyens. La conclusion s'impose : il faut tirer un trait. Passer notre vie par profit et perte. Et basta !

Les allocations du chômage avaient permis à Basile de vivoter une année. Mais comme tout a une fin, son droit aux indemnités était désormais épuisé. D'instable, sa situation devenait, du coup, franchement

précaire. Précaire, un peu. Absurde, beaucoup. Comme l'était tout le système dans lequel il avait vécu jusqu'ici. Comme tous les autres, Basile ne s'était jamais rendu compte à quel point la société fonctionnait dans l'imbécillité la plus totale. Avant, il avait eu un boulot. Chauffeur-livreur. Une femme, Magali. Pendant des mois, elle l'avait tanné pour qu'il lui fasse un gosse. Tant qu'elle n'aurait pas un guignol gigotant dans son placenta, elle ne se sentirait pas vraiment femme. Basile avait essayé de temporiser, de relativiser, de reporter la chose aux calendes... si possible grecques (c'est plus loin!)... Sans succès. Elle voulait un mouflet, de Basile ou d'un autre, qu'importait !

Il n'avait pas cédé. Elle était partie.

Comme un emmerdement n'arrive jamais seul, son patron en avait profité pour le licencier. Les deux hommes, il est vrai, ne s'étaient jamais vraiment bien entendus. Basile était trop taciturne. Il ne parlait pas assez. Et puis, franchement, il ne se montrait guère motivé. Faisait même pas semblant. Non, il assurait. Sans plus.

Et puis il faut dire que Le Locle, même quand on a un travail et une compagne, c'est jamais vraiment la joie. Aussi, après avoir zoné quelque temps, Basile s'était rabattu sur Genève, ville où vivait sa mère. Il avait débarqué un matin sur le pas de la porte, comme s'il était parti hier. Toujours aussi peu causant. Elle le connaissait, son garçon, la vieille. Alors elle lui avait ouvert la porte et l'avait installé dans une petite chambre où elle rangeait ses affaires de couturière. Une crèche, c'est une crèche. Il allait pas faire la fine bouche, Basile. Préférait encore ça à l'Armée du Salut.

Après quelques jours d'oisiveté, il s'était mis à la recherche d'un boulot. Sans conviction. À bientôt 40 ans, il était déjà trop vieux. Même pour conduire une camionnette et décharger des cageots. Sans un job, pas question de trouver un toit. Surtout au loyer qu'il aurait pu éventuellement assurer. Si les Genevois n'étaient pas tous millionnaires, comment faisaient-ils pour vivre là ? Quelle solution avait-il ? Partir, avec un sac sur l'épaule, sans but précis... à l'aventure ? Bof ! Il n'était pas convaincu.

Décidément, plus il y pensait, moins il entrevoyait d'autre solution : disparaître, mourir. Car au-delà de ses emmerdes du moment, il avait toujours ressenti un mal de vivre sournois. N'avait jamais pu se réjouir de quoi que ce soit. Il était triste. Profondément triste. Toujours triste. Déjà gamin, sur les photos, il affichait un petit regard tout vide, tout perdu. L'air de dire : mais qu'est-ce que je fais là, moi ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

Dès lors, la perspective de quitter l'existence le séduisait à ce moment-là. Il est de ces êtres qui souffrent d'une inappétence sévère à la vie. Ils font de l'anorexie existentielle. Ils vont, viennent, boivent, mangent... et tout le reste. Mais on dirait toujours qu'ils attendent un train, ou quelqu'un, ou quelque chose... Comme des orphelins dans le vestibule d'un pensionnat. Basile avait toujours fait partie de ceux qui n'avaient pas de chance. Abonné à la guigne, il était, le Basile. Si jamais des fées s'étaient penchées un jour sur son berceau, elles avaient dû être maléfiques, ces fées, méchantes, vicieuses. En outre, elles avaient sans doute dû tenir un congrès autour de son berceau.

Dans le ventre de sa mère, le bébé ne sait pas. Ne sait rien. Ignore tout. Quand il déboule enfin, il commence par pousser un cri à réveiller tous les cadavres de la morgue d'à-côté. Après, il adresse son premier sourire. De crétin. Sans se méfier de quoi que ce soit. Les plus chanceux vivront dans cette illusion de bonheur quelques années. Tôt ou tard, toutefois, l'évidence finira par s'imposer : l'existence est une escroquerie ! Mais il sera dès lors trop tard pour faire marche arrière. Le bambin sera piégé pour le reste de ses jours. Va falloir vivre, mon pote ! Bonne chance !

Quand, de plus, ceux qui nous tiennent la main pendant notre enfance titubent eux-mêmes, comment suivre dès lors un itinéraire cohérent ? Même pas rectiligne. Même pas un "sans faute". Juste une existence potable, passable. C'est trop demander ? Ah bon ! Quatre fois dix ans d'échecs ! Il avait dû passer son tour, Basile, à la distribution des atouts.

Des aboiements intempestifs le tirèrent de ses réflexions. Le fruit ahurissant d'un croisement entre un braque et un balai à poussière surgit juste derrière lui. Grand, dégingandé, le poil gris-blanc constellé de taches brun sale, des oreilles retombant sur une tête hirsute, du caramel plein le regard, c'était Bosco. Joyeusement excité, l'animal tournait autour de Basile. Il menaçait à tout instant de poser ses grosses pattes boueuses sur les jeans délavés du promeneur. Un balai qui bondit, comme monté sur des ressorts, Basile n'avait jamais vu ça ! L'irruption poilue et bruyante lui apportait une distraction bienvenue.

Le propriétaire du "balai" survint presque aussitôt. De l'homme ou du chien, nul n'aurait pu dire lequel avait copié l'autre. Pour ce qui se rapportait à l'apparence une chose, du moins, était certaine :

Émile n'était pas en reste. Aussi long et maigre que son chien était touffu, le gérant du Camping du Bois-de-Satigny ne présentait pas un aspect plus net. La barbe accusait trois jours. Une casquette crasseuse coiffait sa tignasse blonde qui ne l'était pas moins. Percé de deux grands yeux bleus clairs, émacié, le faciès rubicond du bonhomme trahissait un goût certain pour la picole. D'âge indéterminé, peut-être 40 ans, peut-être un peu plus, l'énergumène était d'un abord sympathique.

– Bosco, au pied !

Le chien ignora superbement l'ordre au profit d'un fourré proche qui absorba immédiatement son attention. Émile n'insista pas. Il s'approcha de Basile :

– N'ayez pas peur, il est pas méchant.

Le maître parlait avec un léger accent suisse alémanique.

– J'avais deviné, répondit Basile.

– N'auriez pas une cigarette ?

– Gitanes bleues sans filtre...

– On fera avec...

Basile tira un paquet froissé, entamé, de la poche de son blouson et le tendit à Émile. Trop longue, la flamme du briquet Zippo menaça un instant le visage du fumeur. Une furtive odeur d'essence agaça les narines de ce dernier avant qu'il n'inspire puis ne rejette, presque aussitôt, une longue bouffée de fumée bleue. D'un mouvement vague du menton, le chômeur indiqua le Rhône tout proche avant d'interroger :

– Elle est froide ?

Émile grimaça :

– Plutôt, oui.

Comme Bosco avait décidé de poursuivre sa promenade fouineuse en solitaire, son maître fut bientôt contraint de partir à sa recherche. Non sans avoir tenté en vain, au préalable, de rappeler son chien par de stridents sifflements.

– Il est comme moi, insoumis, lâcha Émile. Excusez-moi, faut que j’y aille...

L’homme disparut dans la brume qui envahissait peu à peu le sentier. À nouveau seul, Basile contempla un instant le fleuve avant de reprendre sa promenade. Les pensées déprimantes qui l’avaient quitté un moment, le temps de la rencontre, étaient revenues : « Je plonge ? Je plonge pas ? »

Mêlée à celle que dégageait la terre, une odeur de poussière de béton imprégnait l’air. Le ciel était plombé comme il peut l’être à Genève. Sous le stratus qui anesthésiait la région d’un éther livide, le Rhône s’étirait dans son lit vert de gris des mauvais jours. Juste avant d’atteindre la France, le fleuve est large. À droite, des taillis grisâtres bordent le chemin de terre qui suit la rive. À gauche, l’eau. Basile était seul. Seul avec une décision à prendre. Passé derrière, avenir improbable. Juste un présent, pénible. Les frissons de l’hiver s’insinuaient sous son blouson de cuir noir. L’herbe, les arbres, les pierres, tout grelottait. Décembre avait posé ses valises de mélancolie, les unes après les autres, le long des berges. Un temps à se foutre à l’eau ou à prendre une cuite ! Par cette fin d’après-midi tristounette, Basile n’avait pas plus envie, toutefois, de se noyer dans de l’eau que dans de la bière.

Après quelques centaines de mètres, le chômeur s’assit sur un rocher en surplomb de l’eau. Presqu’à ses pieds, le fleuve coulait, tranquille. Le crépuscule